

## CHAPITRE VIII

## LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE

Aspect de Paris. — Les morts. — Les prisonniers. — Paris est divisé en quatre grands commandements militaires. — Proclamation du maréchal Mac-Mahon à l'armée. — Après l'incendie. — Les ruines. — La place de la Concorde. — La rue Royale. — Le ministère des finances. — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Le Grenier d'abondance. — La place de la Bastille. — La rue de la Roquette. — Les docks de la Villette. — La colonne Vendôme. — Les Tuileries. — L'Hôtel de ville. — Le gouvernement demande l'extradition des partisans de la Commune réfugiés en pays étrangers. — Diverses réponses des gouvernements. — Victor Hugo et le gouvernement belge. — Les arrestations et les perquisitions à Paris. — Jourde, Paschal Grousset, Ferré, Rossel. — Les prisonniers à Versailles. — L'action des bonapartistes dans la Commune. — Opinion de Martin Bernard, de Mazzini et de Rossel sur la Commune. — Les théories communistes : Félix Pyat, Tony Moilin. — Les conseils de guerre. — Attitude des principaux accusés. — Les condamnations. — Exécution de Rossel, de Ferré et de Bourgeois. — Attitude des réfugiés de la Commune à l'étranger. — Leurs publications. — Congrès de Lausanne. — L'Internationale. — La République et la Commune. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Après les épouvantables épreuves qu'il venait de subir, Paris garda, durant plusieurs mois, un aspect inoubliable pour ceux qui l'ont vu dans sa morne tristesse et dans sa ruine. Il fumait encore. Des flammes se dégageaient de partout. De sinistres colonnes de fumée montaient, lugubres, dans le ciel de mai. Les traces de la lutte, les barricades, existaient encore à la fin de ce mois de meurtre. On apercevait, en tas, les armes brisées, les vêtements déchirés et sanglants, les tambours crevés, les képis souillés de boue et de sang. De place en place, des fosses nouvellement creusées répandaient une suffocante odeur de cadavres. Des membres à demi rongés passaient parfois et sortaient de terre. Les soldats campaient sur un charnier. L'armée avait perdu, dans la lutte, près de sept mille hommes, et on comptait que les fédérés avaient eu plus de quatorze mille morts. A toutes les fenêtres flottaient des drapeaux tricolores, toutes les ouvertures des caves étaient bouchées. Paris n'était point encore réveillé de sa terreur. Parfois des colonnes de prisonniers traversaient la ville entre deux rangées de soldats. Des tapissières emportaient les blessés. Le soir, des patrouilles parcouraient les rues presque aussi sombres et plus désertes qu'au temps du premier siège. La ville de Paris était divisée en quatre grands commandements militaires, savoir :

1° Celui de l'Est, comprenant les 11<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> 12<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements, sous les ordres du général Vi-

noy, commandant l'armée de réserve, quartier général au couvent de Picpus.

2° Celui du Nord-Ouest, comprenant les 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> arrondissements, sous les ordres du général Ladmirault, commandant le 1<sup>er</sup> corps d'armée, quartier général à l'Élysée ;

3° Celui du Sud, comprenant toute la rive gauche, c'est-à-dire les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> arrondissements, sous les ordres du général de Cissey, commandant le 2<sup>e</sup> corps d'armée, quartier général au Petit-Luxembourg ;

4° Celui du Centre, comprenant les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> arrondissements, sous les ordres du général Douay, commandant le 4<sup>e</sup> corps, quartier général place Vendôme.

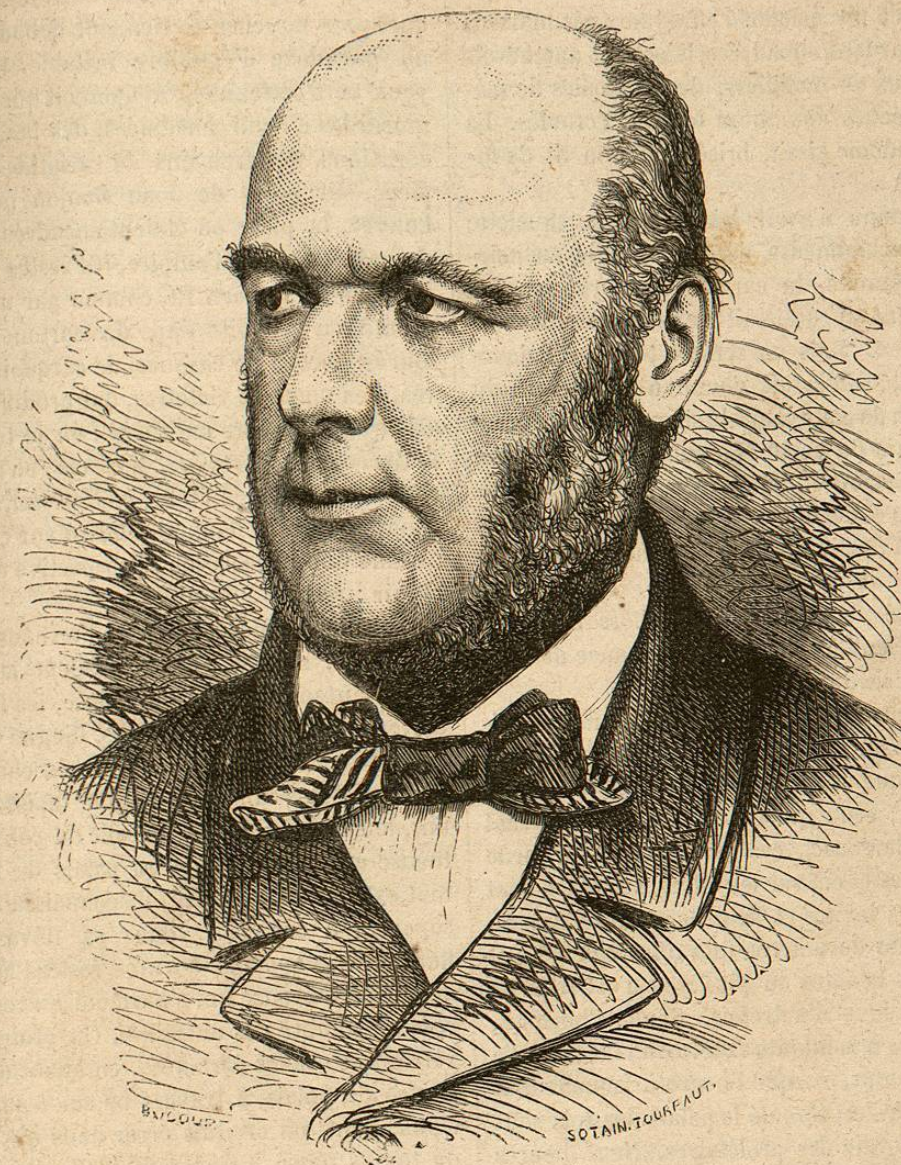
Conformément à l'article 7 de la loi de 1849 sur l'état de siège, tous les pouvoirs dont l'autorité civile était revêtue pour le maintien de l'ordre et la police, passaient tout entiers à l'autorité militaire.

La censure des représentations théâtrales appartenait même à l'état-major général.

Le commandant en chef de l'armée de Versailles, devenue l'armée de Paris, adressait alors à ses soldats la proclamation suivante :

« Soldats et marins !

« Votre courage et votre dévouement ont triomphé de tous les obstacles. Après un siège de deux mois, après une lutte de huit jours dans les rues



M. GRÉVY.

Paris est enfin délivré. En l'arrachant aux mains des misérables qui avaient projeté de le réduire en cendres, vous l'avez préservé d'une ruine complète, vous l'avez rendu à la France.

« Soldats et marins !

« Le pays tout entier applaudit au succès de vos patriotiques efforts, et l'Assemblée nationale, qui le représente, vous a accordé la récompense la plus digne de vous.

« Elle a déclaré par un vote unanime que les armées de terre et de mer ont bien mérité de la patrie.

« Au quartier général à Paris, le 28 mai 1871.

« Le maréchal de France, commandant en chef,

« DE MAC-MAHON. »

On éprouvait, à suivre la trace de la guerre civile dans Paris, une impression navrante. La place de la Concorde, aux fontaines à demi renversées, aux balustrades broyées par les obus, était pleine encore de débris de chiffons multicolores, débris des barricades de la rue Royale. La statue de la ville de Lille avait été décapitée. Rue Royale, les maisons brûlaient encore. Le ministère des finances apparaissait, dans sa ruine, comme un antique monument, un Colisée aux proportions moindres. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'Arsenal, le Grenier d'abondance, les Docks de la Villette, n'étaient plus que des ruines fumantes d'où s'exhalaient des odeurs qui prenaient à la gorge. La colonne de Juillet, criblée de boulets, s'était vue menacée ; des tonneaux de pétrole, poussés sur le pont du canal, bleuisaient l'eau et lui donnaient



des reflets étranges. L'entrée de la rue de la Roquette offrait un spectacle effrayant; ces maisons ruinées, lézardées, effondrées, laissaient apercevoir des lambeaux de mobiliers, des ustensiles de ménage, accrochés aux murs à demi écroulés. La colonne Vendôme gisait, brisée, sur son lit de fumier.

La Commune n'avait laissé que le squelette des Tuileries. Immense, désolée, rougie ou noircie par la flamme, la carcasse superbe encore du monument apparaissait dans sa grandeur et dans sa ruine. Mais ne semble-t-il pas aujourd'hui que l'incendie ait donné à l'extérieur du palais un peu de cette majesté silencieuse que prennent les débris du passé? Lorsque, en entrant par la place du Carrousel, on s'arrête devant ces bâtiments rongés et déchiquetés par le feu, on ne peut se défendre d'une impression profonde de tristesse respectueuse, où se mêle la colère. Toute œuvre d'art est sacrée, elle devrait être hors d'atteinte lorsque se mêlent, à sa beauté, la puissance de l'histoire et la poésie du passé!

Ceux qui ont vu les Tuileries par les nuits d'hiver, à l'heure où s'allumaient, dans les salles emplies de musique et de danses, les lustres étincelants des bals; ceux qui ont aperçu, en traversant la place du Carrousel, ces fenêtres rougies par le feu des bougies et où, sur les vitres, se détachaient les ombres des invités et les groupes des valseurs, hochent la tête devant ces murailles calcinées et ces ouvertures béantes où plus rien n'est resté de ce qui fut le luxe d'autrefois. Seule, l'horloge, muette, arrêtée à la minute exacte où l'incendie l'a touchée à son tour, marque l'heure à laquelle tout a été fini, et où s'est écroulé le palais des rois sous les coups de l'orgie des prolétaires. Neuf heures moins dix minutes, l'aiguille n'a pas été plus loin. Elle est demeurée là, comme le cœur du monument qui aurait cessé de battre.

À l'extérieur, le spectacle est imposant. Le désastre semble avoir matériellement agrandi le palais. L'air se joue dans ses murs écroulés, le ciel apparaît à travers ses brèches sinistres. À l'intérieur, l'impression est toute contraire. On est étonné de trouver si petit ce qu'on avait cru si grand. Le pavillon central, dont la toiture a complètement disparu, ressemble à une ruine séculaire; les colonnes rongées prennent des colorations roses ou grisâtres, comme si le soleil cru ou la vétusté les avaient caressées et estompées tour à tour. Rien ne reste que des écroulements lugubres. Des statues se tiennent dans leurs niches, les pieds ou les bras brisés, comme des soldats après la bataille! Un demi-dieu manchot fait face à quelque muse décapitée. C'était là le vestibule du palais; en haut, au premier étage, la salle des Maréchaux étalait ses pompes et ses dorures. On y arrivait par cet

escalier de pierre, écroulé maintenant, et dont quelques marches se tiennent debout comme par un paradoxe d'équilibre instable. En levant les yeux vers cette salle, on aperçoit quelques pans de murailles à demi consumées, des lambeaux de décorations, des tronçons de cariatides dorées, copiées sur celles de Jean Goujon qu'on voit au Louvre, la place où étaient encadrés les portraits des généraux de l'empire, les restes des trophées d'armes de Hubert. Et, comme par une ironie suprême, on peut lire dans des cartouches d'or, entourés encore de casques, de carquois ou de glaives, des noms de victoires, qui produisent ici je ne sais quelle funèbre antithèse: en se tournant vers le Carrousel: *Austerlitz, Marengo*; en regardant du côté du pavillon de Flore, *la Moskowa*, puis ce nom vengeur que la flamme a laissé sur ces murailles comme une consolation rétrospective et comme un espoir: *Iéna*.

La salle des Maréchaux, où l'on causait, passait, intriguait, souriait, où circulaient sur la balustrade, autour du lustre immense, les invités et les curieux; la galerie des fêtes, longue et superbe, avec ses peintures; ses statues, ses candélabres et ses torchères; la salle du trône tapissée de Gobelins, le salon de la Paix, la salle du conseil, majestueuse et sévère comme un palais de Louis XIV, tout est détruit, effondré, méconnaissable. Cela est superbe, à coup sûr, dans sa dévastation. La flamme a donné aux dorures restées là je ne sais quel reflet bronzé qui s'harmonise avec la teinte rose ou sombre des murailles. On croirait, en traversant ces salles écroulées, en allant d'une aile à l'autre du palais, à travers ou sur les poutres qui chancellent, on croirait errer dans quelque ruine du temps passé, à travers Heidelberg incendié, ou plutôt, car cette dentelure en plein soleil pastiche noblement l'antiquité, on croirait visiter Pompéï, la désolée, blanche, droite et fière sous le ciel italien.

Que de pertes à la fois! Ces portraits de maréchaux, celui de Berthier, admirable comme le meilleur des portraits de David, les vases de Sévres, les tentures, les quatre bustes d'empereurs de la décadence qui semblaient froncer le sourcil aux portes des salons du dernier empire, Othon, Nérôn, Tibère, Vespasien, debout sur leur socle de marbre rouge, rien n'existe plus. Les torchères tordues pendent aux murailles. Les décorations, au moindre vent, tombent piteusement.

La chapelle n'est plus qu'un tombeau vide, dont les colonnes seules sont restées debout. Le théâtre a disparu. La place seule de la scène se dessine encore contre la muraille mise à nu. Tout ce qui fut le luxe et la beauté de ce palais git à terre, à l'état de fragments de verre, de porcelaine, de marbre ou de bronze que les photographes qui prennent le

vu des ruines ou les curieux qui les visitent fouillent pour emporter un souvenir.

Et, comme une ironie, comme un défi à l'incendie, au milieu du palais ruiné, le grand escalier qui mène à la salle des fêtes reste encore intact, tel qu'autrefois, avec ses deux statues de marbre représentant des femmes assises et qui, songeuses, semblent les maîtresses pétrifiées de ce lieu calciné. Puis, à travers les brèches faites par le feu, l'odeur des orangers et des fleurs du jardin arrive, mêlant son parfum à cette odeur sinistre des ruines, odeur de brûlé, de plâtre, de pétrole, odeur de cadavre des monuments.

Ainsi devaient finir, dans un effondrement atroce, les Tuileries! En quelques heures, cet amas de pierres devait être supprimé, effacé, défiguré tout au moins, par des criminels! C'était le palais des rois, mais c'était aussi le palais du peuple. À l'endroit où est le théâtre, dans la galerie des machines, la Convention avait siégé. On y avait applaudi à Valmy, à Jemmappes, à Fleurus. On y délibérait sous les drapeaux déchirés enlevés à l'Allemagne. Plus tard, durant le siège, les malades et les blessés avaient trouvé là un asile. Beaucoup y avaient rendu le dernier soupir, de ceux qui mouraient à Paris pour la France. Le palais était devenu une infirmerie. On ne devait s'en souvenir. Ils ont tout brûlé, tout ce qui avait vu la naissance d'un roi ou l'agonie des soldats et des braves.

Un passant qui visitait ces ruines, en se penchant, aperçut un jour des caractères tracés sur un fragment de marbre. C'était un débris de quelque frise ou de quelque médaillon tombé du palais. Quant à l'inscription, elle était facile à lire, et elle était terrible ainsi lue, en un tel lieu, et sur un tel débris: *Empire, c'est...*

Le reste était brisé. Mais la réalité achève la phrase. *L'Empire, c'est la paix*, dit le marbre. Et l'écho de ce lieu de mort semble répondre: *L'Empire, c'est la ruine*.

S'il existait un monument que la rage des destructeurs dût épargner, c'était l'Hôtel de ville, le cœur même de la cité parisienne, le monument en quelque sorte sacré où, glorieuse et tourmentée, avait défilé notre histoire.

L'Hôtel de ville, en effet, n'était pas seulement une merveille artistique, une des élégances les plus pures de la Renaissance, c'était aussi une sorte de temple où revivaient, tout palpitants encore, des souvenirs, et où revenaient, en quelque sorte, des ombres. Tout le passé de la grande ville semblait être enfermé là. Toutes ses fièvres, toutes ses grandeurs, tous ses héroïsmes, toutes ses misères semblaient s'y entasser et s'y coudoyer. On eût dit que, dans ces longs couloirs, parfois l'ombre de quelque prévôt des marchands y saluait le fantôme d'un frondeur ou d'un membre de la première

Commune. Chaque coin du monument avait sa légende, chaque pièce évoquait une tradition, une chronique, une date, et l'on ne sait ce qu'il faut regretter le plus, ou de ce grandiose nid à souvenirs, ou de ce chef-d'œuvre d'un art inimitable et charmant.

Ruiné, incendié et dévasté, l'Hôtel de ville reste du moins la plus superbe des ruines parisiennes. Son harmonie primitive a fait place à un pittoresque et funèbre désordre qui serre le cœur, tout en offrant aux yeux un de ces spectacles horriblement beaux que gardent de tels écroulements. La masse de l'édifice est percée à jour, léchée et rongée par la flamme. Les pavillons de droite et de gauche laissent pénétrer par les plaies béantes des fenêtres le soleil, qui éclaire en pleine lumière les monceaux de débris, la poussière et les plâtras, et qui se joue dans les ouvertures, dans les brèches et les lézardes de l'incendie. Les lignes brisées de l'édifice semblent découpées et déchiquetées par un caprice bizarre et cruel. Les figures qui entourent le cadran d'horloge, que nous avons tant de fois vu allumé durant la nuit comme un œil de cyclope au fronton du monument, ont été décapitées et cassées à mi-corps. Le campanile, où, pendant les soirées de bombardement, lors du premier siège, on montait pour interroger les lueurs sinistres des batteries à l'horizon, ce campanile élégant s'est écroulé, s'est abîmé dans les flammes. Plus rien ne reste de lui! Il faut tout un travail d'imagination pour le retrouver, tel qu'il était, droit et fier, s'élançant au-dessus de la ligne correcte des toits. Maintenant, seules, les hautes cheminées se dressent avec leurs lignes sévères et tristes au-dessus du squelette du monument et de l'amoncellement des ruines.

La Commune avait fait enlever de la porte du milieu la statue de bronze d'Henri IV. Le profil déformé de la statue se dessine encore sur la muraille, découpé comme une ombre chinoise. Une plaque de marbre noir, où se déchiffrent des lettres étranges, gravées verticalement, était placée sous la statue du Béarnais. Les statues de grands hommes qui, debout dans leurs niches, formaient le long de l'Hôtel de ville comme l'aréopage défunt et immortel de la cité, ont eu leur part dans la catastrophe. Déjà blessées par les balles au 22 janvier, elles sont ou tombées ou brisées à demi dans la terrible nuit de mai. Juvénal des Ursins a été coupé en deux comme par un boulet. D'autres montrent leurs bras devenus des moignons, leurs jambes broyées, leur torse criblé. Côté à côté, Pierre Lescot et Jean Goujon, ces deux ouvriers sublimes, semblent défier le sort et la barbarie, leur maillet, leurs outils d'artistique travail à la main.

C'est cependant par cette porte du milieu que, tant de fois, poussé par des courroux divers, s'est précipité le flot populaire! C'est du haut de ce



PLAN DE PARIS, AVEC L'INDICATION DES MONUMENTS INCENDIÉS ET DES QUARTIERS BOMBARDÉS



LES MONUMENTS INCENDIÉS ET LES DÉGATS CAUSÉS PAR LA GUILLE SONT INDIQUÉS PAR DES LIGNES OU DES POINTS NOIRS.